

RICHARD POWERS

Richie-la-Science

Florence Noiville, *Le Monde*, 6 septembre 2013

repris dans [Écrire c'est comme l'amour : portraits littéraires](#), éd. Autrement, 2016

(voir entretien et article de Florence Noiville dans *Le Monde* sur Richard Powers
 « [La chimie toxique du capitalisme : "Gains", de Richard Powers](#) », 30 août 2012
 « [Richard Powers : "Les arbres sont des créatures sociales et sociables"](#) », 14 septembre 2018)

Il a fait des études de physique et travaillé dans l'informatique avant de devenir romancier. Et quel romancier ! L'un des grands de la littérature américaine, comme en témoigne *Le Dilemme du prisonnier*.

Un jour, Richard Powers est tombé en extase devant une photo. C'était au Musée des beaux-arts de Boston. Le cliché représentait trois garçons de ferme. Trois jeunes et joyeux lurons en route pour un bal du samedi soir – c'est du moins ce que disait la légende. L'image était signée du photographe allemand August Sander (1876-1964) et datée de 1914. Elle capta instantanément le regard de Powers. Plus que ça, se souvient-il aujourd'hui, « *j'en eus un frisson dans toute la nuque* »... A l'époque, Powers, qui avait fait des études de physique, travaillait comme programmeur-informaticien sur la côte Est des États-Unis. C'était dans les années 1980. Il ignorait encore que ces trois visages, trois quidams sur du papier glacé, allaient totalement bouleverser sa vie.

Car Powers ne fait jamais les choses à moitié. En sortant du musée, tournant et retournant le souvenir de la photo dans sa tête, il commença à imaginer l'histoire qui pourrait aller avec. La destinée de ces inconnus à l'orée de la Première Guerre mondiale. « *Je n'arrêtais pas de me dire : "Ils ne vont pas du tout au bal... Ils vont être engloutis par le XXe siècle, l'âge de la guerre totale des massacres de masse, l'âge de la reproduction mécanique, de l'apothéose de la machine." Surtout j'avais l'impression qu'ils avaient attendu soixante-dix ans pour que quelqu'un enfin les voie.* »

Deux jours plus tard, Powers démissionnait de son travail d'informaticien pour écrire cette histoire – l'histoire de ces trois « danseurs » et du gouffre qui s'ouvrait sous leurs pieds. Il y travailla deux ans. Lorsque le livre – *Trois fermiers s'en vont au bal* – parut finalement aux États-Unis en 1985, il reçut un incroyable accueil critique. À tel point que Powers – qui entre-temps avait décidé de devenir écrivain – dut se réfugier aux Pays-Bas pour commencer tranquillement son deuxième roman, *Le Dilemme du prisonnier*. À tel point aussi que, encore aujourd'hui, il a gardé l'habitude de se protéger du monde. Qu'il refuse souvent d'apparaître en public. Et qu'il vit plus ou moins reclus, dans sa petite ville d'Urbana-Champaign, à deux heures et demie de Chicago, au fin fond de l'Illinois.

Ce jour-là pourtant, il est là, en chair et en os. De passage à Paris, à l'hôtel Lutetia. Disponible et détendu, malgré le décalage horaire. Se moquant même de la provincialité de sa chère ville d'Urbana : « *Qu'est-ce que je fais là-bas ? J'essaie d'apporter un peu de modernité et d'esthétique dans cette partie improbable du Midwest !* » Il rit. Avec sa longue silhouette et sa coupe au bol, on a peine à croire que cet éternel adolescent – il est né à Evanston, dans l'Illinois, en 1957 – est depuis longtemps considéré par ses pairs comme l'un des meilleurs écrivains vivants.

Il sourit encore. Il a l'air modeste. Ne sait pas quoi faire de ses longues jambes qu'il croise et décroise sous la table. Commande sagement de l'eau, « juste de l'eau ». Puis : « *Oui...*, dit-il en feuilletant son roman sur la table. *Il va falloir que je me projette loin en arrière pour vous parler de ce livre, Le Dilemme du prisonnier. Il aura exactement vingt-cinq ans cette année. Pourquoi les Français le découvrent-ils seulement maintenant ? Je l'ignore. Mes livres s'engendrent les uns les autres. Celui-ci découle des Trois fermiers... et préfigure toute la suite. La cicatrice originelle, le traumatisme historique, le va-et-vient constant entre les deux, la façon dont chacun de nous s'enveloppe et se protège dans son maigre manteau d'illusions...* »

Si ses livres s'engendrent les uns les autres, qu'est-ce donc qui les relie souterrainement ? On déroule avec lui sa bibliographie. Dans *Trois fermiers s'en vont au bal*, Powers tresse ensemble les histoires individuelles et celle, majuscule, de la Première Guerre mondiale. Dans *La Chambre aux échos* (2008), il déploie une puissante interrogation sur l'essence du moi – sommes-nous ce que nous pensons être ou ce que les autres pensent de nous ? *Le temps où nous chantions* (2006) est une magnifique partition musicale sur le thème d'une Amérique meurtrie, et *Générosité* (2009), une vertigineuse interrogation sur « *ce qui fait que nous sommes heureux* »... Où est-il, le fil qui relie ces ouvrages ? Qu'est-ce qui fait selon lui la marque d'un roman « powersien » ? « *La relation entre l'individu et l'histoire*, dit-il sans hésiter. *Et notamment l'histoire des sciences. C'est toujours autour de ça que je travaille. A partir d'un point de départ minuscule, j'essaie de comprendre qui nous sommes en reliant des trajectoires singulières à des schémas plus vastes.* »

Des exemples ? « *Pendant des siècles, on a pensé que le territoire du roman, c'était la famille, les relations interpersonnelles, la vie sociale... Bien sûr. Mais pas seulement... C'est irritant, à la fin, que les gens pensent encore que le roman, qui est censé être l'outil le plus fin pour décrire ce qui fait de nous des êtres humains, se limite à une toute petite partie de l'iceberg. Un roman, ce n'est pas deux personnes assises dans un café. Comme si nous étions des êtres de psychologie pure ! En se limitant à ça, nous manquons des pans entiers de la manière dont sont façonnées nos identités. Comment peut-on écrire en 2013 sans prendre en compte les avancées de la génétique, de la physique, de l'intelligence artificielle ou des neurosciences ? Tout cela participe de la fabrique du moi.* »

Powers réfléchit puis se penche en avant comme s'il nous confiait un secret. « *En fait, j'utilise le roman familial ou de formation, le fameux Bildungsroman, comme un cheval de Troie. J'entre dans l'histoire avec ce qui est immédiatement chatoyant, les passions ou le désir de passions. Je fais une petite danse de la séduction à mon lecteur. Puis j'essaie de l'entraîner plus loin...* » Où ? « *Là où il finira par apercevoir en quoi il peut être connecté à l'animalité, en quoi son cerveau fonctionne de manière similaire à celle d'un programme d'ordinateur, bref, là où il appréhendera enfin les contours de la "big picture", comme on dit en américain.* » De la petite photo d'August Sander à la « big picture » qu'aucun cadre ne borne : toute l'œuvre de Powers est là, oscillant tel un pendule entre le grand et le petit, le général et l'intime, la littérature et la science – sans oublier tous les autres champs de la connaissance. En 1998, Powers a même tâté de l'économie, livrant dans *Gains* (2012), dix ans exactement avant la crise des *subprimes*, une peinture frappante du libéralisme, de sa genèse et de ses dangers. Mais c'est lorsqu'il revient à ses premières amours qu'il est à son meilleur. Lorsqu'il montre comment sciences dures et littérature peuvent se croiser, se polliniser et former ce qu'il appelle « *une matière dramatique brûlante* ». On lui demande si cette « *matière brûlante* » sera présente dans son prochain roman. « *Oui et non. Le prochain livre contera l'histoire d'un musicien, qui pourrait être Chostakovitch ou Messiaen, et s'interroge sur les limites de l'avant-garde...* » Un silence puis : « *C'est vrai, nous n'avons pas parlé de la musique...* »

C'est vrai, nous n'avons pas parlé de la musique. Ni de Bach, son dieu. Ni du violoncelle dont il joue depuis l'enfance – il joue également de la guitare et du piano. Mais combien de portraits faudrait-il pour cartographier complètement toutes les régions de son cerveau ? D'ailleurs, Richard Powers est soudain rattrapé par le décalage horaire. Il bâille comme vous et moi. Vision réconfortante. Même les surdoués peuvent être fatigués.

RICHARD POWERS naît en 1957 dans l'Illinois. Aîné d'une fratrie de cinq enfants, il est le fils d'un directeur d'école. Adolescent fasciné par les sciences, Richard Powers étudie la physique à l'université de l'Illinois. Rattrapé par son goût de la littérature, il obtient un diplôme dans ce domaine en 1979, avant de travailler à Boston en tant que programmeur informatique. En 1985, il publie son premier roman, *Trois fermiers s'en vont au bal*. Ses livres traitent de la relation entre la science (la physique, la génétique), la technologie et les arts (en particulier la musique et la littérature). Son neuvième roman, *La Chambre aux échos*, remporte le National Book Award en 2006.

Œuvres citées

Le Dilemme du prisonnier, roman, trad. Jean-Yves Pellegrin, Cherche Midi, 2013.

Gains, roman, trad. Claude Demanuelli, Cherche Midi, 2012.

Générosité : un perfectionnement, roman, trad. Jean-Yves Pellegrin, Cherche Midi, 2011.

La Chambre aux échos, roman, trad. Jean-Yves Pellegrin, Cherche Midi, 2008.

Le temps où nous chantions, roman, trad. Nicolas Richard, Cherche Midi, 2006.

Trois fermiers s'en vont au bal, roman, trad. Jean-Yves Pellegrin, Cherche Midi, 2004.